

L'enfant transfuge ou la chaise cassée

Diane-Ischa Ross

Numéro 72, hiver 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6320ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ross, D.-I. (2006). L'enfant transfuge ou la chaise cassée. *Brèves littéraires*, (72), 111–113.

DIANE-ISCHA ROSS

L'enfant transfuge ou la chaise cassée

C'est toujours la pauvre chaise cassée, et la soupe avalée, qu'y a-t-il d'autre de cassé, le bol ? Pourquoi étaient-ils absents les ours et pourquoi courait-elle si décidée, affolée aussi ? Elle ne cherchait pas, elle savait bien où elle allait malgré ses vêtements des jours de visite aux humains, à la grand-mère d'une autre histoire. Et c'était l'été, la robe était jaune avec du nid d'abeilles, offerte par un ami du père, au père, pour elle, cousue par une autre femme que la mère, la femme de cet homme qui travaillait dans ce lieu de voyage et de nuit, avec le père, dans un lieu de garage et de départ pour des trains qui n'avaient pas encore leur destination, ni leur horaire, de jour ou de nuit.

Elle a encore couru, elle fuyait et c'était le jour. C'est monstrueux la fuite diurne, surtout si on croit que c'est la nuit, qu'on ne sait plus d'où vient la lumière. Elle a fui une autre soupe, le malaise de la soupe dégoûtante de rage, une autre mère, une autre chaise. Celle des ours lui ressemble en plus beau, mais ce n'est pas la même. Cette maison et ses meubles cachent bien leur jeu. Mais avec un regard comme un scanner, on verrait la chaise fuie dans celle cassée. Non ! Il ne s'agissait pas de casser la chaise ; ça, c'est un vice d'écriture, une maladie dans l'histoire. Il fallait que

la chaise aille bien, petite mais solide, à la gamine et à l'ourson amical.

Elle avait faim après avoir, pour sauver son âme, laissé là sa soupe et sa maison familière, monstrueusement humaine. La faim signe sa honte et la mienne. Et le boisé était jeune aussi, la maturité des vieux arbres, rares par ici, ne l'a pas calmée. Je crois qu'elle était propre en arrivant à la maison forestière, qu'elle n'était pas tombée, ou alors rien n'y paraissait, les chaussures étaient propres, et la robe et les chaussettes; la coiffure permettait de courir sans perdre une allure soignée. C'est le visage qui dit tout, les plaques rouges sur le visage et le cou, discrètes, mais quand même, on voyait sa peur dans la peau soudain tirée sur l'arrondi des joues. Et les yeux, bien sûr, le regard qui ignore la largeur du champ et se braque sur la maison, les abords de la maison. Elle ne bute pas sur la barrière. Elle a dormi en plein jour, comme si c'était la nuit, et même si elle était rebelle, un peu, elle a dormi sagement, sans déranger à l'ordre des draps, de l'oreiller, glissée sous la couverture à carreaux.

Elle a blasphémé le totem, elle a mangé le truc des autres, elle a craché sur un bonheur convenu? Elle ne voulait pas faire l'ours, ni la poupée, mais dormir un peu, oublier.

C'est trop d'ardeur cette course vers trois ours pour une seule enfant, trop voyant ce signal adressé trop tard à sa maison de nuit, à sa maison de jour, avec une affiche luisante de mère sur un panneau dans la cuisine, un peu Marilyn moins les cheveux blonds, trop criant cette demande d'adoption impossible à une famille qui ne pouvait l'accueillir sans irritation, sans la cacher dans le ventre de l'ourson, avalée, miniaturisée, déchirée d'abord.

Qui est l'enfant, la soupe, la chaise, l'ourson, la fuite, la curiosité à punir, le lit et elle dans le lit, ni plus ni moins grand qu'il faut pour qu'on ne l'éveille pas, ou alors avec les baisers papillon des cils qui battent amoureusement contre sa figure.